



11

## Les derniers combats

Cette longue et terrible nuit du 31 août 1944 qui allait changer la vie de nos héros n'était pas encore terminée... À la Kommandantur, les Allemands s'étaient tous rendus. Désarmés, les mains sur la tête, ils avançaient sous la menace des fusils des résistants. Les otages avaient été libérés. Ces derniers, encore sous le choc des événements, remercièrent chaleureusement leurs sauveteurs.

– Soyez prudents ! leur lança Papilou.

Les Robinson marchaient en silence sur un chemin de campagne. Ne pouvant plus se réfugier au repaire, ils avaient décidé d'aller chez Mamili et Papilou. Ils étaient tristes et fatigués. Colette se traînait, sa main dans celle de Gaston. Les premières lueurs du jour s'élevaient à l'horizon.

Soudain, Muguette leva la main. Elle avait entendu quelque chose, comme le bruit métallique de fusils qu'on arme.

– Chut ! murmura-t-elle. Y a du monde...



– Sans vous, on était bons pour le peloton d'exécution, confia Papilou à Robert.

Mme Guibert fit le tour de la maison à la recherche de Jean. Ne le trouvant pas, elle paniqua.

– Mais où peut-il être ?

– Tu as bien cherché partout ? demanda son mari.

– Il est sûrement avec Ernest et Colette, suggéra Mamili. Ils sont tout le temps fourrés ensemble dans leur repaire. Et d'ailleurs, on a dit aux enfants d'aller s'y cacher avant l'arrivée des Boches hier...

Robert proposa d'aller les chercher.

– Rentrez à la maison, je vous les ramène ! dit-il à ses beaux-parents.

– Dans ce cas, je viens avec vous ! ajouta Mme Guibert à l'attention de Mamili et Papilou.

Robert appela quelques résistants et, ensemble, ils prirent le chemin du repaire.

– Oh, mais pourquoi on s'arrête encore ? brailla Marcelin.

Une autre voix cria aussitôt :

– *Don't open fire ! They're kids*<sup>32</sup> !

Des ombres sortirent du bois. Une douzaine de soldats munis de lampes torches s'approchèrent. Les Robinson crurent leur dernière heure arrivée.



32. Ne tirez pas ! Ce sont des enfants !



– *What the hell are you doing here*<sup>33</sup> ?  
demanda un soldat.

– *If the brat hadn't yelled, we could have killed them all*<sup>34</sup> ! commenta un autre.

Les visages des quelques Robinson se détendirent.

– Des Américains ! s'exclama Ernest.

– Non, répondit le chef du groupe. Nous, Canadiens. Qu'est-ce que vous faire ici ?

– Euh... on rentre chez nous, répondit Muguette.

– Vous avez battu les Allemands ? Vous allez à Grangeville ? interrogea Ernest, avec excitation, montrant la direction du village.

Le chef fronça les sourcils.

– *Is this the way to Grangeville*<sup>35</sup> ?

Ernest acquiesça.

Le soldat se tourna vers un autre.

33. Bon Dieu, qu'est-ce que vous foutez là ?

34. Si ce même n'avait pas gueulé, on aurait pu les descendre tous !

35. C'est par là, Grangeville ?

– *Dammit, we got the village wrong again. Walt, can't you read a god-damn map ?... Okay, let's move on guys*<sup>36</sup> !

Puis il s'adressa une dernière fois aux enfants.

– Rentrez vite ! Très dangereux ici, la nuit.

Les Robinson les regardèrent s'éloigner dans la direction opposée à la leur.

– Il était temps qu'ils arrivent, commenta Ernest.

– Ouais, approuva Jean. Va pas faire bon être Boche dans le coin avec eux !

Ils se remirent eux aussi en route et arrivèrent bientôt devant la maison de Mamili et Papilou. Il convenait d'être très prudent. Muguette et quelques autres inspectèrent les alentours tandis que Colette et Ernest entrouvrirent avec précaution la porte d'entrée. La maison était plongée dans l'obscurité.

36. Bon sang, on s'est encore gourés. Walt, tu sais pas lire une foutue carte ?... Okay, on continue, les gars !

Colette pointa le bout de son nez

– Y a quelqu'un ? murmura timidement Colette. Mamili ?... Papilou ?

– Colette, c'est toi ?

Mamili sortit de l'ombre et se précipita vers sa petite-fille. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, puis Papilou, Ernest, Mme Guibert et Jean laissèrent à leur tour s'exprimer leur joie de se retrouver tous sains et saufs.



Une fois l'émotion passée, Papilou ramena les conversations à des choses plus terre à terre.

– Alors vous avez vu Robert ?

Ernest pâlit.

– Papa ?!? Mais non... on l'a pas vu !

– Pourtant, il est parti vous chercher dans votre cachette...

– Oh non !

Ernest envisagea tout de suite le pire : son père tombant dans le piège des Allemands au repaire. Il prit ses jambes à son cou et détalait sans prendre le temps de s'expliquer. Il fallait à tout prix qu'il arrive avant lui.

Des détonations se faisaient encore entendre dans le lointain.

À l'intérieur du repaire, des soldats allemands montaient la garde, le doigt sur la détente. Au-dehors, à quelques dizaines de mètres, Robert et ses compagnons progres-

saient à pas lents, avec moult précautions. Le danger était partout.



Ernest, lui, courait à en perdre haleine à travers les bois. Heureusement, Robert l'entendit arriver et lui sauta dessus avant qu'il ne se jette dans la gueule du loup.

Le garçon faillit crier mais Robert plaqua sa main sur sa bouche.

– Ernest, c'est moi ! Qu'est-ce que tu fiches là ?

Ernest se calma aussitôt et se blottit contre son père.

– Oh papa, j'ai eu si peur ! Y a les Boches au repaire ! Et... l'Épervier... il est mort !

– Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

Des bruits de rafales de mitraillettes les interrompirent.

– Ça vient de la route ! estima Robert. La fin se rapproche.

– On va d'abord s'occuper de ces fumiers dans le repaire, ils vont avoir la surprise de leur vie ! intervint un de ses camarades.

Robert se tourna vers son fils.

– Reste pas là, ça va barder !

– Mais je veux me battre, moi aussi ! rétorqua Ernest.

– Ne dis pas de bêtises ! Retourne à la maison.

Prenant conscience qu'il avait été un peu rude, il prit son fils dans ses bras.

– Je t'aime, mon Ernest. On se retrouve tout à l'heure... et on sera tous libres ! Allez, file !